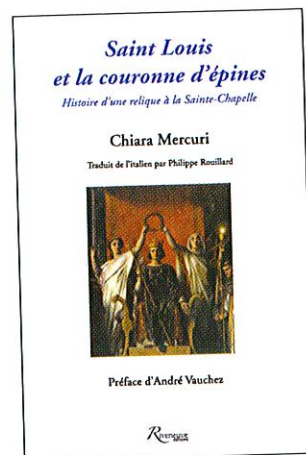


revêtu de l'habit dominicain à 20 ans, il a été étudiant, professeur, religieux et prédicateur. Envoyé à Paris (1245-1248) puis à Cologne (1248-1252), il étudie avec Albert le Grand qui, l'ayant pris comme assistant, lui obtient d'enseigner à l'université de Paris. Regardé comme l'archétype du métaphysicien et du théologien spéculatif, ce commentateur d'Aristote reste avant tout, aux yeux de l'auteur, un maître des sciences bibliques. De retour en Italie, d'abord au couvent d'Orvieto (1261-1265), puis à Rome (1265-1268) et enfin à Naples (1272-1273) après un second séjour à Paris, Thomas rédige ses grandes synthèses, que l'auteur analyse aussi brillamment qu'il esquisse son portrait en quelques pages remarquables. Celui que d'aucuns surnommaient le « bœuf de Sicile » en raison de sa carrure était taciturne, passait pour rigoriste et difficile à lire, mais après avoir été déclaré saint en 1323, puis docteur de l'Église romaine en 1567, il est resté dans les mémoires sous le qualificatif de « docteur angélique ». On apprécie les explications que l'auteur agence savamment pour éclairer l'histoire du Moyen Âge universitaire européen (état des universités; condition des étudiants; déroulement des études; fonctions du maître en théologie; techniques de fabrication du livre universitaire; rivalités entre professeurs séculiers et réguliers ou entre franciscains et dominicains; débats entre augustinisme, averroïsme, avicennisme, aristotélisme).

Mais s'il situe brièvement la noble naissance de Thomas aux confins des États du Pape et de ceux du Saint Empire romain, il ne cherche pas vraiment à tisser sa destinée avec l'histoire du monde médiéval. S'il attribue aux miracles le culte qui entoure Thomas dès sa mort, il tait la culture du merveilleux alors triomphante. S'il indique la condamnation momentanée de la pensée de Thomas (1297-1325), il ne dit pas assez que le catholicisme a toujours légitimé le pluralisme des pensées théologiques. Et s'il écrit comment, dans la foulée du concile de Trente, l'œuvre de Thomas obtient du pape dominicain Pie V un quasi monopole dans la pensée de l'Église romaine, il ne scrute pas son éventuelle affinité avec l'opposition catholique aux Réformes et à la pensée moderne. Voilà pourquoi l'historien des religions restera peut-être sur sa faim en refermant ce néanmoins bon livre. **Ph. de B.**

**Saint Louis et la couronne d'épines. Histoire d'une relique à la Sainte-Chapelle, par Chiara Mercuri, traduit de l'italien par Philippe Rouillard, Paris, Riveneuve, 2011, 212 p., 20 €.** La Sainte-Chapelle est un monument national parisien que tout un chacun connaît sans pour autant forcément savoir dans quel but politique et religieux il fut construit au XIII<sup>e</sup> siècle. Le brillant ouvrage de Chiara Mercuri nous offre enfin la réponse, en considérant la Sainte-Chapelle moins comme un fabuleux chef-d'œuvre de



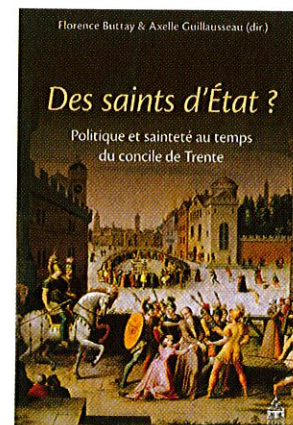
l'art gothique que comme l'incroyable écrin construit pour la plus vénérable des reliques du royaume : la couronne d'épines portée par le Christ lors de la montée au Calvaire. Remontant le fil du temps, l'auteur étudie d'abord l'histoire de la vénération de cet objet depuis les premières mentions connues, au IV<sup>e</sup> siècle, pour souligner ensuite comment, à partir du moment où le roi Saint Louis l'acheta aux Vénitiens en 1239 pour la somme considérable de 40000 livres tournois, elle devint un insigne suprême du pouvoir royal. S'il est vrai que le roi cultivait une délicate passion pour les reliques christiques et se rêvait en nouveau Sauveur, il est évident qu'il ne choisit pas cette relique par hasard. Grâce à un subtil glissement morphologique, la couronne d'épines fut assimilée à la couronne royale que le monarque, émissaire du Christ sur terre, portait et apportait à son royaume. Cet attribut légitimait son pouvoir temporel et spirituel et servit à asseoir la monarchie capétienne. De plus, le transfert de la relique de la Terre sainte à Paris, présenté comme

un effet de la volonté divine, faisait de la France le nouvel Israël et de sa capitale une anticipation de la Jérusalem céleste où le Fils de Dieu viendrait à la fin des temps reprendre sa couronne, abritée dans la Sainte-Chapelle. S'il était bien sûr hors de question que le roi remplaçât le pape comme représentant de Dieu sur terre, il pouvait cependant tout mettre en œuvre pour valoriser le monde sacré qu'il entendait créer autour de lui. Dès lors, la Sainte-Chapelle devint le lieu idéal pour cette gestion royale du cultuel. Parue en italien en 2004, cette étude, enfin traduite, s'articule parfaitement en cinq grands chapitres correctement illustrés. S'inscrivant dans le renouveau des études sur les reliques qui ne cherchent plus à savoir si elles sont vraies ou fausses (à l'époque, leur authenticité ne faisait aucun doute), cette publication les considère avant tout comme des objets transitionnels révélateurs d'une religion, comme des « lieux de rencontres privilégiés entre le ciel et la terre » (Préface d'André Vauchez). Pour les plus curieux, rappelons pour finir que la couronne d'épines, ou du moins la partie qui a survécu à la Révolution française, se trouve depuis 1806 à la cathédrale Notre-Dame de Paris où elle est exposée chaque année lors du vendredi saint. **Éléonore Fournié**

**Des saints d'États ? Politique et sainteté au temps du concile de Trente, sous la direction**

**de Florence Buttay et Axelle Guillausseau, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012, 182 p., 18 €.** Si le point de départ de ce livre se trouve dans un séminaire universitaire et une journée d'étude organisés en 2009, il a été étonnamment relayé par un fait social récent. Suite à la canonisation en 2010 de Mary MacKillop (1824-1909), première sainte chrétienne d'Australie, l'éditorialiste du très sérieux *Sydney Morning Herald* écrivit en effet : « Peut-être était-ce ce dont nous avons besoin pour devenir la nation que nous n'avons jamais vraiment eu l'impression d'être : une sainte. » Les codirectrices du présent ouvrage, bien que surprises par cette affirmation, ne pouvaient qu'y trouver un solide tremplin pour présenter les contributions réunies par leurs soins. Celles-ci concernent la période comprise entre le concile de Trente et la paix de Westphalie, période au cours de laquelle est né le concept de « saint d'État ». Durant l'époque dite moderne, l'État et l'Église se transforment, la sécularisation de la seconde allant de pair avec une certaine sacralisation du premier, et la figure du saint y trouve une nouvelle place : elle devient un enjeu politique et religieux, révèle la complexité du jeu des pouvoirs laïques et ecclésiastiques, et participe à l'identité de la nation, à la formation de l'État moderne et à la construction des mythes nationaux. L'excellente introduction permet non seulement de préciser la pluralité des champs d'étude convoqués

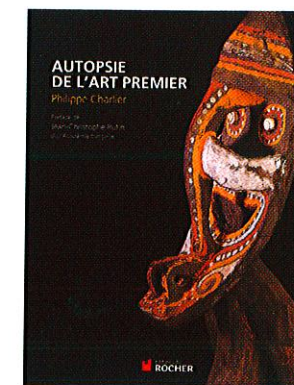
(anthropologie, histoires politique et religieuse), mais aussi de dépasser les clivages traditionnels de l'historiographie moderne en soulignant d'abord que le religieux et le politique sont étroitement liés, et en montrant ensuite que les mondes catholique et protestant ne sont pas, sur ce point, si éloignés que l'on pourrait le croire. La contribution intitulée « Les saints de la communion avec le Christ » prouve en effet que le rejet du culte des saints n'a pas été aussi brutal qu'on le pense souvent chez les Réformés, et qu'à partir de 1523, la vénération des martyrs a pris le pas sur les saints, conduisant à une nouvelle définition de la sainteté, clé de voûte du protestantisme. L'ouvrage est construit en trois parties qui s'enchaînent de manière chronologique. Une première section est consacrée aux « Saintetés et communion des saints dans l'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle », ou comment redéfinir la sainteté dans un siècle en pleine mutation dogmatique et politique. La deuxième évoque les patronages nationaux aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, époque marquée par le grand renouvellement des saints nationaux. Enfin, la



troisième partie se centre sur l'État comme producteur de figures de sainteté aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, lorsque le prince devient à son tour un guide spirituel et fédère les diverses communautés confessionnelles dans la promotion des saints. Bien conçu, bien écrit, multipliant les points de vue, ce livre offre un remarquable aperçu de l'époque moderne ; il invite également à réfléchir sur la place du saint dans la société, à la fois comme porteur de l'identité spirituelle d'une patrie et comme celui qui réserverait notre place auprès de Dieu. **É. F.**

**Autopsie de l'art premier, par Philippe Charlier, Monaco, Éditions du Rocher, 2012, 152 p., 17, 90 €.**

« L'art premier, désormais reconnu pour sa beauté, révèle [dans ce livre] une nouvelle profondeur : sa capacité à représenter des cosmogonies complexes, à réconcilier les humains avec leurs maux, à baliser le chemin de la vie, avec ses grands repères que borne la mort ». (Préface de Jean-Christophe Rufin) Cette citation marque le paradoxe qui caractérise les statuettes, masques et autres artefacts que nous rangeons dans la catégorie « art premier » : alors que nous les regardons souvent comme des œuvres d'art dont seule importe la dimension esthétique, ces objets sont avant tout des créations à vocation religieuse (au sens large) et/ou sociale. Philippe Charlier, médecin légiste et anthropologue, le montre en



termes simples dans cette publication originale magnifiquement illustrée qui embrasse l'ensemble des cultures productrices de ce genre de pièces. L'ouvrage se compose d'une préface suivie d'un entretien avec un Papou, Mundiya Kepanga, qui offre la vision intérieure de ce que les ethnologues rapportent de l'extérieur. Quoique très bref, ce texte révèle comment l'on pense la maladie, la mort, la survie de l'esprit, comment l'on agit envers les défunts, comment ceux-ci apportent leur aide aux vivants en retour, dans une culture différente de la nôtre, celle des Papous de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Viennent ensuite une courte introduction, puis six sections thématiques où les objets sont examinés les uns après les autres dans leur fonction magique, guérisseuse, prophylactique, mémorielle, etc. Il s'agit à la fois d'anthropologie, d'ethnologie, de médecine et d'art. On pourra parfois ne pas être d'accord avec l'interprétation pathologique proposée pour certaines statues ; cet ouvrage n'en demeure pas moins une voie royale pour pénétrer une spiritualité étrangère qui ne laisse pas de fasciner. **Virginie Lérot**